

Deux études sur *Un Roi sans Divertissement* de Giono

I. Chronologie et anachronismes dans *Un roi sans divertissement*  
Relevés et essais d'interprétations

I

La chronologie d'*Un roi sans divertissement* semble d'abord limpide: de la page 10 à la page 29<sup>1</sup>, Giono signale à neuf reprises que l'histoire débute en 1843, notamment avec la phrase de la page 13 : *43 (1800 évidemment). Décembre*<sup>2</sup>. On aurait donc la chronologie suivante :

**1843**

- p. 14 : *octobre, novembre, décembre* (arrivée de l'hiver)
- p. 16 : *16 décembre* (disparition de Marie Chazottes)
- p. 19 : *le dimanche d'après* (tentative d'assassinat contre Ravanel Georges), au plus tard le 23 décembre.
- p. 25 : *le lendemain* , au plus tard le 24 décembre.

**1844**

- p. 30 : *le printemps vient.(...) arriva*
- p. 32-33 : *ce printemps 44, aux premières chaleurs, après cet hiver 43*
- p. 33 : *été*
- p. 39-40 : *ceci n'empêcha pas l'hiver 44 d'arriver. Et Bergues disparut*. On trouve ensuite des indications beaucoup plus vagues, mais, sans pouvoir l'exclure, rien n'indique que l'on ait atteint l'année 1845: *au bout de quinze jours* (p. 44), *après huit jours* (p. 45, après la disparition de Callas Delphin).

**1845 ?**

- p. 49 : *premiers jours de mai (...)* arrivée du printemps

C'est à la page 50 que tout se brouille<sup>3</sup>: dans le soulagement qui suit cette arrivée du printemps, une pulsion de vie s'empare des habitants du village, et le narrateur nous parle de legs ou de donations datées de *juin 44* ou de *juillet 44*. On assiste même à un baby-boom local qui produira ses fruits *en mars-avril 45*, les enfants ayant donc été conçus au cours d'une période qui ne peut être située qu'en 1844 (vraisemblablement juin et juillet). Comme la chronologie des événements ne subira plus d'accroc par la suite, il faut donc s'appuyer dorénavant sur la datation suivante :

**1844**

- p. 49 : *premiers jours de mai*
- p. 50 : *juin 44, juillet 44*
- p. 53 : *novembre, décembre, Noël*

---

<sup>1</sup> Les pages sont celles de l'édition Folio de 2002.

<sup>2</sup> Les citations seront en italiques.

<sup>3</sup> Il y avait en fait eu un premier avertissement p. 35 (*tout cela se passait en 1843*), mais il était alors possible de considérer cette "erreur" comme une simple reprise du leitmotiv des premières pages du roman. Nous y reviendrons.

### 1845

- p. 59 : *janvier, février* (notons au passage l'extraordinaire distorsion temporelle du récit de la traque et de l'exécution de M.V : p. 59 : *Un matin, Frédéric II faisait le café. Il était sept heures*; p. 65 : *il pouvait être huit heures du matin*; p. 74 : *midi sonnait*; p. 76 : *Frédéric II arriva au village à six heures*; p. 82 : *toute la nuit.(...) le jour se lève*; M.V. est exécuté quelques minutes après, mais cinq pages plus loin, p. 86)

### 1846

- p. 86 : *un an après, en 46 (...) vers la fin du printemps*
- p. 91 : *au bout d'un mois* (juillet?)
- p. 101 : *vers la fin de l'été*
- p. 110 : *fin octobre*
- p. 114 : *temps noir de neige*
- p. 123 : *le jour se levait* (pour la chasse au loup)
- p. 156 : *après la chasse au loup*<sup>4</sup>

### 1847

- p. 160 : *cinq mois après (...) c'était le printemps* (visite chez Mme V.)
- p. 184 : *dans la période qui suivit ce voyage*
- p. 185 : *passent huit jours* (deux fois)
- p. 186 : *juillet*
- p. 189 : *le 3 août*
- p. 191 : *le 6 août*
- p. 206 : *le troisième jour* (le 8 août, puisqu'il s'agit du troisième jour de la fête chez Madame Tim, commencée le 6 août)
- p. 206 : *deux mois après, à l'automne*
- p. 211 : *une autre fois ... toujours devant l'hiver noir*
- p. 212 : *un autre jour, par grand gel*
- p. 224 : *la semaine d'après*

### 1848

- p. 225 : *au printemps* (les trois jours à Grenoble)
- p. 235 : *nous arriverons d'aujourd'hui en huit*
- p. 236 : *Ils sont arrivés ici le 8<sup>e</sup>. (...) le 9 au matin, à la première heure*
- p. 240 : *le 20 octobre* (Langlois, hypnotisé par le sang de l'oie sur la neige jusqu'au moment où *la nuit tombait*, p.243, *tint le coup jusqu'après la soupe* avant de se suicider)

## II

---

<sup>4</sup> On aura remarqué la grande imprécision des indications chronologiques pour cette période; par ailleurs, rien n'interdit, pour renforcer le parallélisme avec l'exécution de M. V., de placer l'épisode de la chasse au loup à la même époque, soit au mois de février, 1847 dans ce cas. Mais l'indication temporelle de la p. 160, *cinq mois après (...) c'était le printemps*, semble placer cet épisode de la mort du loup en novembre ou en décembre.

<sup>5</sup> 8 avril, 8 mai, 8 juin ? A moins qu'il ne s'agisse d'une faute d'inadvertance, Giono ayant cru reprendre une date indiquée p. 235?

La tentation est grande, notamment pour le professeur de lettres classiques, de considérer qu'il y a des erreurs dans le manuscrit, d'affubler son édition d'un bel appareil critique, et de modifier dans le texte imprimé les dates données au début du livre (jusqu'à la page 50), ce qui ferait commencer l'histoire à la fin de l'année 1842 (premières attaques), placerait l'épisode de M.V. abrité sous "son" hêtre pendant l'été 1843, la mort de Bergues et l'arrivée de Langlois à la fin de 1843, le printemps de la p.49 étant naturellement celui de 1844, conformément à la chronologie de tout le reste du récit à partir de la p. 50. On aurait ainsi une chronologie plus intéressante du point de vue d'un parallélisme avec la chronologie de la seconde guerre mondiale, parallélisme ironiquement proposé p. 13 (43. 1800 évidemment): Si M.V. doit être assimilé à un personnage comme Hitler, on peut constater que dans la grande histoire du vingtième siècle, comme dans la petite du dix-neuvième, l'hiver 42-43 serait celui des batailles incertaines, celui de 43-44 serait celui de l'attente angoissée, le printemps 44 serait celui du début de la libération, avec un "baby-boom"; et la fin de la lutte n'arriverait qu'en 45, avec la mort de l'être malfaisant. Giono s'identifierait pour les années suivantes à Langlois, personnage qui éprouverait des pulsions de violence analogues à celles que l'auteur discerne en lui après ses mésaventures de l'époque de la libération. Le suicide de Langlois serait alors pour Giono une sorte de suicide par procuration! Il y a quelque chose de fantaisiste dans cette interprétation allégorique du roman, mais il n'est pas aberrant de penser qu'elle soit une piste ironiquement proposée par l'auteur lui-même.

Il faut de toute façon résister à cette tentation de corriger le texte, d'abord parce que Giono ne peut pas s'être trompé à de si nombreuses reprises au début de son livre. On peut proposer une autre raison : dans sa dynamique, le récit tient en fait peu compte du changement d'années, et fonctionne plutôt selon un temps cyclique; ce qui compte pour Giono, du début du récit à ses dernières pages, c'est l'arrivée de l'hiver, et précisément les premières chutes de neige. En fait, Giono ne pense pas par années calendaires, mais par "blocs" hivernaux: il y a le premier hiver, celui de la disparition de Marie Chazottes, le second, celui de la disparition de Bergues et de Callas, le troisième, celui de la mort de Dorothee et de M.V., le quatrième, celui de la chasse au loup, le sixième, au début duquel Langlois se suicide, le seul hiver omis dans le récit étant le cinquième. De ce fait, conformément d'ailleurs à un usage courant en Provence, Giono était en droit de parler d'*hiver 43* pour le premier hiver, puisque cet hiver se déroule à cheval sur 42 et 43, mais, dans le calendrier, majoritairement en 43; il est alors naturel de dire *tout cela se passait en 1843* p. 35<sup>6</sup>.

On reste néanmoins dans une certaine confusion, la date indiquée aux pages 32 et 33 (*ce printemps 44, aux premières chaleurs, après cet hiver 43*) demeurant incompatible avec celles de la page 50 (*juin 44, juillet 44*)...

Et si cette confusion avait été entretenue par Giono lui-même ? Rappelons-nous que le récit est censé être rapporté par une sorte de chœur polyphonique composé de villageois, qui peuvent ne pas être toujours d'accord entre eux, comme on le lit à la page 16 (pour la date de la mort de Marie Chazottes) : *jusqu'aux environs du 16 décembre. On ne sait pas exactement la date, mais enfin 15, 16 ou 17, c'est un de ces trois jours-là, le soir, qu'on ne trouva plus Marie Chazottes*. Il y a d'autres "erreurs" du même genre, tellement même qu'on ne peut pas les mettre toutes sur le compte d'un auteur négligent, trop pressé de finir son livre. Nous avons déjà vu à la page 235 comment la promesse de Langlois, *nous arriverons d'aujourd'hui en huit* semblait avoir permis l'imprécision de la page suivante : *ils sont arrivés ici le 8*. C'est probablement pour Saucisse que la chronologie est la plus fantaisiste: à la page 237, Saucisse déclare avoir eu *soixante-dix ans sur le*

---

<sup>6</sup> Cf note 3 p.1

<sup>7</sup> Même imprécision sur l'âge de Marie-Chazottes au moment de sa disparition: (*elle*) *avait vingt ans, vingt-deux ans* (p. 17). Mais nous reviendrons plus loin sur l'âge d'autres personnages féminins.

<sup>8</sup> Cf note 5 p. 2

nable au moment où elle a choisi Delphine; or , *longtemps après, très longtemps après, au moins vingt ans après* (p. 144 ), en 67, 68, *qui est à peu près l'époque où j'arrive*, (Saucisse) *approchait de quatre-vingts* (p. 145). Il est bien évidemment impossible d'*approcher de quatre-vingts* vingt ans après avoir eu soixante-dix ans. Même jeu pour Delphine : elle a quarante ans à la page 145, mais vingt ans auparavant Langlois a accepté l'idée de se marier avec une femme de trente ans (p. 211, 213), et lorsqu'à la page 234 la question de l'âge de Delphine est évoquée, il n'y a pas de réponse précise (*je m'en rendais compte*), mais rien n'indique que *l'oiseau rare* (p. 233) ait eu dix ans de moins que prévu, or ce serait nécessaire pour lui permettre d'avoir la quarantaine vingt ans plus tard. Tout se passe comme si Delphine et Saucisse avaient voulu se rajeunir par coquetterie dans leurs conversations avec les villageois<sup>9</sup>. C'est une autre forme d'anachronisme, extérieur au récit proprement dit, qui accompagne les mentions de Garibaldi et du maréchal Prim à la page 29. Il est en effet très peu probable qu'ils aient été connus grâce à la *Veillée des Chaumières* dès 1843 : l'Italien et l'Espagnol n'ont connu leur heure de gloire que dans les années 1860, mais là encore s'agit-il d'un anachronisme, ou d'un souvenir qui se serait imprimé dans la mémoire des jeunes villageois au moment où ils recevaient les confidences de Saucisse, précisément dans les années 1860, ce qui les conduirait à associer dans leurs propos l'histoire de M.V et la "grande" histoire? Que penser de tout cela? On est en droit de se demander si Giono n'a pas sciemment (ironiquement?) parsemé son texte d'erreurs de chronologie, ou refusé de les corriger, en considérant qu'elles peuvent être imputées aux incertitudes de mémoire du groupe des chroniqueurs et qu'elles créent au bout du compte un effet de flou dans les repères chronologiques, assimilable au flou des paysages hivernaux qui domine dans le livre. D'autre part, le brouillage entre les époques évoquées dans le récit, accentué par le brouillage dû à la mise en abîme des divers moments de la narration<sup>10</sup>, permet de rapprocher les deux siècles, de faire des va-et-vient entre les deux époques, de considérer qu'il n'y a pas de temps étrangers, tout comme *il n'y a pas (d'hommes) étrangers* (p. 159) : ni 1843 n'est un temps reculé, ni 1943 n'est une époque exceptionnelle, une aberration passagère de l'histoire des hommes.

---

<sup>9</sup> Remarquons au passage l'imprécision voulue sur la date de naissance (?) du narrateur principal!

<sup>10</sup> Giono fait preuve de la même désinvolture malicieuse quand il fait dire à l'un des villageois: (Mme Tim) *avait alors près de la soixantaine; elle en paraissait vingt, mettons trente* (p.107).

<sup>11</sup> Le narrateur principal nous raconte ce que les vieux du village lui ont raconté d'après ce que Saucisse leur avait elle-même raconté.

## II. Où se situe l'action d'*Un roi sans divertissement* ?

Cette petite étude trouve son origine dans une réaction d'agacement causée par la lecture de quelques ouvrages critiques sur *Un roi sans divertissement*, excellents à bien des égards, mais qui font preuve d'ignorance en ce qui concerne les lieux où Giono a situé l'action de la chronique. On trouve deux sortes d'erreurs, qui s'additionnent parfois.

### I

La première consiste à placer cette histoire dans le "sud imaginaire" dont Giono a parlé en d'autres occasions<sup>12</sup>. "Ici", le sud (nous verrons plus loin que du point de vue de Giono, il faudrait plutôt parler de nord) n'a rien d'imaginaire. Certes, le village de Saucisse, de Bergues et de Frédéric II n'est pas nommé, le narrateur se contentant d'un "ici", ou d'un "notre territoire" à l'évidence incertaine. Mais tous les autres lieux évoqués sont absolument réels, non seulement dans leurs noms, mais aussi dans leur orientation géographique par rapport à "ici"<sup>13</sup>.

Procédons par cercles concentriques: Valence, Grenoble, Voiron, Pontcharra, Ugine, La Mure sont à leur place à moyenne distance du village (à moins de cent kilomètres). Dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, les principales localités du Trièves, Mens, Clelles, Chichiliane, Saint-Maurice, le Monestier, Prébois, Saint Baudille, Avers, sont citées, souvent avec des indications de temps de déplacement ou de direction conformes à la réalité par rapport à un point de départ, "ici", qui ne peut-être que le village de Lalley<sup>14</sup>: par exemple, il y a bien *trois lieues* (une douzaine de kilomètres) entre Lalley et la gendarmerie de Clelles (p. 40<sup>15</sup>), *vingt et un kilomètres* entre Chichiliane et Lalley (p. 10), qui demandent bien *quatre heures bon poids* pour qui veut les parcourir à pied (p.75). C'est presque aussi vrai pour les noms des montagnes qui entourent Lalley: à quelques nuances d'orthographe ou de prononciation près, on trouve les principaux accidents géographiques qui forment comme un fer à cheval au sud du Trièves, avec d'est en ouest : l'Obiou, le Ferrand, le Lauzon, le col de la Croix, le col de la Croix-Haute (celui de la grand-route qui mène de Marseille à Grenoble), le Jocou, la crête de l'Archat, le col de Menée (que l'on franchit toujours sous un tunnel), le Veymont; à proximité immédiate, au sud du Trièves, le hameau des Lussettes et les Aiguilles de Lus<sup>16</sup>.

Dans un rayon beaucoup plus petit, environ un kilomètre autour du village de Lalley, on peut parier que tous les toponymes sont exacts; à défaut d'une visite sur place, un examen attentif de la carte au 25 000ème de l'IGN fait apparaître au moins un *Bois Noir* au sud du village, *la Plainie* et *Les Pâtres* au sud-ouest, un cimetière (*des protestants ?*, cf p. 16) en direction de la colline des *Adrets* au nord-est, et même une chapelle sur le sentier qui mène en raccourci de Lalley à la nationale 75, conformément aux indications du récit (*nous montâmes jusqu'à la grand-route par le raidillon de la vieille chapelle*, p. 225).

Rappelons-nous, si nous avons lu le *Giono* de Pierre Citron<sup>17</sup>, que notre auteur est allé plusieurs fois avant guerre passer ses vacances d'été en famille dans le Trièves<sup>18</sup>, et qu'il y a passé au cours de

---

<sup>12</sup> Dans sa *Préface aux Chroniques romanesques*, cf p. 1277 du tome III des *Oeuvres romanesques complètes* dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade (1974). Nous dirons dorénavant O.R.C. pour cette édition.

<sup>13</sup> Alors que dans *Le hussard sur le toit*, Giono jouera à utiliser des noms de lieux réels, mais dans une disposition géographique fantaisiste.

<sup>14</sup> Village déjà évoqué dans *Les vraies richesses*.

<sup>15</sup> Les pages indiquées sont celles de l'édition Folio de 2002.

<sup>16</sup> Le Taillefer, cité p. 50, est situé entre La Mure et Bourg d'Oisans, en dehors du Trièves donc, mais il est probablement visible à partir de Lalley, en direction du nord-est.

<sup>17</sup> P. Citron, *Giono*, Paris, 1990 (éditions du Seuil)

l'été 1946 les quelques semaines qui ont précédé la rédaction "officielle" de la chronique, telle qu'elle est délimitée par les dates indiquées à la page 244<sup>18</sup>; on peut même raisonnablement penser que Giono a commencé cette rédaction à Lalley même, ce qui peut expliquer des notations visuelles comme *cette bâtisse que maintenant on appelle Texaco* (p.14) ou *le hêtre de la scierie n'avait pas encore, certes, l'ampleur que nous lui voyons* (p. 38). Cela peut aussi inciter à penser que l'auteur s'est identifié au narrateur principal du roman, à la fois familier des lieux et étranger à leur histoire secrète. Reste à savoir pourquoi Giono s'est intéressé à cette région; nous tâcherons de le comprendre dans la deuxième partie de cette étude.

## II

La deuxième erreur consiste en effet à présenter Lalley comme un village provençal, proche du Contadour et de Manosque. C'est peut être vrai vu de ce Paris que Giono détestait tant, mais c'est une absurdité quand on a une connaissance minimale de la région. D'abord le Trièves n'est pas situé en Provence, mais dans le Dauphiné, plusieurs dizaines de kilomètres au nord des limites septentrionales de la Provence, et l'accent de ses habitants ressemble à celui des Grenoblois, non à celui des personnages de Pagnol, comme le croit tel exégète mal inspiré, qui entend des "intonations méridionales" dans les propos tenus par des villageois du Trièves! Nous avons d'ailleurs déjà constaté ci-dessus que les seules villes fréquentées par ces gens sont situées au nord d'une ligne Valence-La Mure, en général dans le Dauphiné. Simple érudition de professeur au provincialisme tatillon? Il s'agit plutôt de comprendre l'un des aspects les plus profonds de la chronique.

Si Giono aimait à passer ses vacances d'été dans le Trièves, c'est parce qu'il supportait mal la chaleur des étés manosquins<sup>19</sup>. Il suffit d'avoir lu les premières pages du *Hussard* pour comprendre les rêves de verdure et de fraîcheur qui envahissaient Giono aux abords de l'été. N'était-il pas fasciné par les paysages noirs et humides de l'Ecosse<sup>20</sup>? Mais l'Ecosse, c'est loin, et nous nous contenterons d'une allusion à Edimbourg dans l'épigraphe d'*Un roi*<sup>21</sup>. Pour trouver ce type de climat en été, le point le plus proche de Manosque est le Trièves, juste de l'autre côté du Col de la Croix-Haute, à environ cent vingt kilomètres au nord de Manosque. Il suffit d'avoir fait cette route en voiture à plusieurs reprises pour constater la spectaculaire frontière climatique que constitue la ligne de partage entre les Alpes du Nord et les Alpes du Sud, frontière qui court le long de la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Durance et celui de l'Isère. C'est notamment le cas en hiver : on peut passer en quelques centaines de mètres, du nord vers le sud, d'une tempête de neige au grand soleil, de l'hiver *noir de neige* (p. 114) à l'hiver *aux couleurs du paon* (p. 16<sup>22</sup>) de la zone méditerranéenne. Même le Diois, pourtant si proche du Trièves, juste de l'autre côté du col de Menée, mais au-delà de cette frontière à la fois climatique et mentale, est présenté comme un autre monde: *ces villages du versant du Diois ne sont plus du tout pareils aux nôtres. C'est le jour et la nuit* (p. 167). Dans ce contexte, l'expression est à prendre au pied de la lettre.

Précisons notre pensée : Pour Giono, en été, le Trièves est un asile, *un refuge, un cloître* où il est protégé par des *murs de mille mètres d'à-pic*<sup>24</sup>. Mais dès l'arrivée de l'automne, il faut rentrer à Manosque: les nuages, la neige, la disparition des couleurs lui donnent une impression d'étouffement. Comme les colporteurs, il faut se hâter de s'échapper de ces hauts pays avant que la

---

<sup>18</sup> Lorsque Giono s'amuse à parodier le style d'un topo-guide de randonnée (p.35), peut-être s'inspire-t-il tout simplement de son topo-guide de randonnée!

<sup>19</sup> *Manosque, 1er sept.-10 oct. 46*

<sup>20</sup> cf *Giono*, o.c., p.191 pour la chaleur, p. 237 pour le Trièves.

<sup>21</sup> cf notice aux *Récits de la demi-brigade*, p. 871 du tome V des O.R.C. (Pléiade)

<sup>22</sup> cf note 1, p. 1327, t. III O.R.C.

<sup>23</sup> Le manuscrit précise *vertes et rouges*, note *f* de la p. 459, p. 1328, t.III O.R.C.

<sup>24</sup> *Giono*, o.c., p. 237

neige ne les recouvre, ou alors – sauf à se comporter comme un *pétrisseur de sang* (p. 37)- il faut se résigner à s’y enterrer comme Langlois<sup>25</sup>. Reste la possibilité de monter, comme Frédéric II à la poursuite de M.V., sur la crête de l’Archat : au dessus de la brume, vers le sud ou vers l’ouest, en tout cas hors du Trièves, on devinera, *de l’autre côté de l’Archat, (...) ces étendues immenses qu’on domine, qui vont jusqu’au col du Négron, jusqu’au Rousset, jusqu’aux lointains inimaginables : le vaste monde!*(p. 67). *Un nouveau monde (...) d’un vaste sans limites; semblable à l’archipel d’îles blêmes serties de noir que les rayons de poussière lumineuse avaient fait sortir de l’autre côté de l’Archat* (p. 70). *Quand (Frédéric II) parlera du pays derrière l’Archat il en parlera comme Colomb devait parler des Indes Orientales* (p. 71). Si l’on sait que le col du Négron est situé à quelques kilomètres du Contadour, on voit que le jeu des comparaisons tend à mettre ce Contadour et la Haute Provence dans le *nouveau monde*, sur le même pied d’exotisme que les îles des Caraïbes ou que ce Mexique des *Indiens*, des *Azèques* (p. 37), dont Madame Tim est originaire. D’après les informateurs du narrateur principal, madame Tim a en effet été éduquée *dans un drôle d’endroit pour des jeunes filles, paraît-il, près d’un volcan et d’un glacier. Enfin, pour ces choses de l’autre monde, nous, vous savez, nous disons beaucoup de bêtises* (p. 106). Si le Contadour se situe dans le même monde que les volcans du Mexique, alors, non, décidément, Lalley n’est pas à situer dans la banlieue de Manosque!

---

<sup>25</sup> Et aussi comme le narrateur des *Grands Chemins*.